

NIBA MARY-NÖEL

« Raconter l'Afrique au Monde ! »

Mary-Noël Niba est une productrice, scénariste et réalisatrice camerounaise. Après une carrière à la télévision chez Cameroon Radio Television et France 24, elle se consacre au cinéma pour réaliser documentaires et fictions. Fondatrice du Ciné Club N'kah (qui signifie lumière en nguemba) au Cameroun, elle y organise des projections de films africains suivies d'échanges en présence de professionnels, du cinéma et autres. Aujourd'hui entre la France et le Cameroun, elle accompagne les réalisateurs avec sa société de production LUMAN Communications. Son dernier documentaire *Partir ?* sur la crise migratoire à travers la question du retour sort bientôt dans les salles françaises. Nous l'avons rencontré à Bordeaux à l'occasion de l'événement *Afriques en vision*



Productrice, scénariste et réalisatrice camerounaise

"Nous voulons nous représenter au monde ce que nous sommes, tel que nous sommes"

Comment est née cette vocation pour le cinéma ?

Quand j'ai eu mon BAC, j'ai obtenu une bourse en communication audiovisuelle pour me former en tant que réalisatrice pour travailler à la télévision nationale. Au départ, je ne l'ai pas voulu parce que je voulais devenir médecin mais mon père m'a dit d'y aller et je suis partie. Après des études à l'ESRA à Paris, un DEUG (Diplôme d'études universitaires générales en arts) en arts plastiques à Valenciennes, puis une maîtrise des métiers de l'image et du son à l'université de Marseille, j'ai commencé tout naturellement comme réalisatrice multimédias à la télévision. Pendant 10 ans, j'ai réalisé une émission autour de la langue française (*le français tel quel*) avec des mini-sketchs de fiction. A côté, je réalisais des documentaires pour la télévision. Tout naturellement, j'ai donc trouvé ma voie. Quand mon mari est parti en France et que j'ai dû le rejoindre, j'ai quitté mon poste à la télévision et j'ai créé la société de distribution et de production LUMAN Communications à Yaoundé pour pouvoir raconter qui je suis. Ayant toujours regardé des films français et connaissant la France, je me suis dit que cela serait fantastique que la France me connaisse à travers les films que je vais produire. Et depuis, je continue à faire des films en indépendante.

Vous êtes réalisatrice, scénariste et productrice à la fois: Comment gérez-vous ces multiples casquettes ?

M'auto-produire me permet d'avoir une certaine liberté de penser, de m'exprimer. Parce que parfois les producteurs demandent de changer la ligne éditoriale de nos films, je me suis dit qu'il fallait que je m'auto produise pour raconter les choses comme je le veux. Je pense qu'en effet, c'est difficile de faire tout à la fois. Mon souhait est d'avoir pour mes propres projets, un accompagnement dans la production pour que je puisse m'exprimer dans la réalisation. Mais, pour les jeunes qui veulent produire en Afrique, je pense que je dois garder ma casquette de productrice pour les accompagner avec mon expérience dans ce qu'ils ont à faire. Donc oui, j'arrive à jongler.

Pour mon dernier film *Partir ?*, je l'ai pensé toute seule et j'ai commencé à me produire jusqu'à ce que la productrice française Laurence Lascary, à qui j'avais envoyé mon projet, ait eu envie de travailler avec moi. Je tombais des nues car un producteur qui vient vers vous pour vous dire qu'il veut travailler avec vous, c'est très rare. Le scénario étant terminé, elle m'a dit qu'elle aimerait que je me concentre sur la réalisation et qu'elle voulait s'occuper de la production. Elle a donc coproduit et est devenue productrice exécutive du film ! Cela m'a vraiment soulagée car j'ai pu me concentrer sur la réalisation.

Parfois, je produis et je monte jusqu'à la fin. Mais c'est la réalité qui veut ça. Contrairement à ici où tout est organisé, et même quand vous ne travaillez pas vous avez un peu d'argent, en Afrique il faut finir le film pour pouvoir espérer le vendre, et peut-être en vivre.

Si on accepte de vous accompagner tant mieux, mais si on ne vous accompagne pas, vous y allez par vous-même. C'est pour cela qu'on se retrouve à occuper toutes ces fonctions à la fois, parce que les choses ne sont pas encore structurées. Petit à petit, les choses vont se mettre en place, et je pense qu'on va trouver des personnes pour vous accompagner sur un projet donné.

Votre parcours semble être motivé par le besoin d'être utile à l'Afrique, que souhaitez vous apporter au continent et à ses populations ?

Quand j'ai eu la bourse pour aller en France, je voulais être médecin et j'avais fait le concours pour rentrer en faculté de médecine au Cameroun. Je ne voulais pas partir avec la bourse, ce qui a choqué plus d'un parce que c'était la mode de s'expatrier. Beaucoup de jeunes ne juraient que par aller à l'étranger. Mon père me disait: " Ce n'est pas parce que tu iras à l'étranger que tu seras une meilleure élève, où que tu réussiras. Tu peux réussir chez toi." J'avais donc toujours grandi avec l'idée que je réussirais chez moi. Quand j'ai fini mes études en France, j'en ai surpris encore d'autres qui me disaient de ne pas rentrer parce que c'était la crise au pays. Mais pour moi, j'avais eu la bourse de mon pays pour faire des études, maintenant il fallait que je rentre servir dans mon pays.

Je crois que cet état d'esprit de pouvoir rendre au pays ce qu'il m'a donné m'a guidé dans tout ce que je fais. Je vis en France, mais j'ai tout le temps un pied de l'autre côté, car j'appartiens au Cameroun, et j'appartiens à la France car c'est mon pays d'accueil. Je dois servir les deux en même temps. Il y a ce besoin là-bas que les choses soient faites, parce qu'au Cameroun la production audiovisuelle est en terrain en friche. Pour des gens comme moi qui ont été formés, c'est important que nous mettions notre savoir-faire au service de la découverte de ce continent, de mon pays. J'ai l'ouverture d'esprit nécessaire parce que j'ai grandi en France et je connais mon pays parce que j'y ai grandi et vécu pendant 17 ans après mes études.

Pourquoi affectionnez-vous autant le support documentaire ?

Je n'ai pas choisi le support documentaire, le documentaire s'est imposé à moi pour certains sujets. L'Afrique n'est pas encore racontée par nous complètement et le documentaire, qui est une prise du réel, s'impose vraiment parce qu'il faut raconter au monde ce que nous sommes, sans fioritures.

Il y a plusieurs formes de documentaires, on peut le romancer ou mettre de l'animation comme je l'ai fait pour mon dernier documentaire *Partir ?* car il y avait des choses que je voulais raconter sur cette histoire que je ne pouvais pas trouver sur le vif. J'ai amené de l'animation parce que j'ai compris les codes de l'art cinématographique qui voudraient qu'on puisse marier plusieurs genres. Mais, mes premiers documentaires, je les ai fait vraiment sur le vif, de manière descriptive. J'ai raconté des traditions que j'avais découvertes et qui m'avaient interpellées. Et les fictions en Afrique sont parfois documentaires ! On m'a déjà dit que mes fictions manquent de folie parce que je raconte les choses telles qu'elles sont dans la société, sans fioritures. Mais j'affirme: commençons déjà par raconter ce que nous sommes avant de raconter ce qui aurait pu être.

"J'avais toujours grandi avec l'idée que je réussirai chez moi"



© Mima FERRIER

Vos documentaires s'appuient sur les vies de personnes souvent marginalisées (*Yannick ou le pied de l'espoir, Le dos de la veuve*): Quel est le processus ? Vous décidez au préalable du sujet du documentaire puis cherchez les personnes correspondantes ou ce sont les rencontres qui construisent vos films ?

Parfois, c'est une idée qui vous triture l'esprit. Mes documentaires sont souvent des questionnements; il y a une idée qui me dérange et je me dis pourquoi cela doit être comme ça, c'est parti d'où, etc. Quand je me pose ces questions, je me dis qu'il faut que je fasse un documentaire car, peut-être qu'en allant à la rencontre de ces personnes, je trouverais une réponse. Et, en essayant de comprendre, je propose ma vision et une solution pour qu'on en sorte. C'est comme ça que je me retrouve à faire des documentaires où je propose toujours ma petite contribution pour régler un problème.

Voyez-vous une évolution de votre cinéma et notamment une évolution de votre regard que vous portez sur le Cameroun ?

Je ne sais pas si mon regard a évolué par rapport au Cameroun mais mon regard a évolué par rapport à la fabrication d'un film. Je pense que j'ai appris, au fil de mes documentaires, à dépassionner, à présenter les sujets les plus graves avec beaucoup de légèreté. Car pour moi, la force d'un documentaire c'est de ne pas être frontal. Parce que l'art cinématographique ce n'est pas une guerre. La gravité du problème reste mais il ne faut pas être choqué ou passionné, il faut être détaché. C'est pour ça que je dis qu'il faut sortir de son film pour raconter aux autres ce que vous ressentez, mais avec beaucoup de subtilité, et beaucoup d'art. Et je crois qu'avec le temps, j'apprends à le faire et je m'améliore chaque jour. J'ai encore beaucoup de choses à apprendre mais je suis contente que mes films plaisent et que je me retrouve à un niveau où je peux gagner des prix dans des festivals, gagner devant des films occidentaux, etc. Cela veut dire qu'il y a une avancée.